

COLLECTIF DIRIGÉ PAR

CHLOÉ
DE LAUME

SORORITÉ

INÉDIT

AVEC

JULIETTE ARMANET

LAUREN BASTIDE

IRIS BREY

ESTELLE-SARAH BULLE

RÉBECCA CHAILLON

JEANNE CHERHAL

ALICE COFFIN

CAMILLE FROIDEVAUX-METTERIE

KIYÉMIS

LOLA LAFON

FATIMA OUASSAK

OVIDIE

LYDIE SALVAYRE

MABOULA SOUMAHORO

SORORITÉ

SOUS LA DIRECTION DE CHLOÉ DELAUME

Juliette Armanet – Lauren Bastide –
Iris Brey – Estelle-Sarah Bulle –
Rébecca Chaillon – Jeanne Cherhal –
Alice Coffin –
Camille Froidevaux-Metterie –
Kiyémis – Lola Lafon –
Fatima Ouassak – Ovidie –
Lydie Salvayre –
Maboula Soumahoro

SORORITÉ

INÉDIT

Éditions Points

ISBN 978-2-7578-8894-0
© Éditions Points, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chloé Delaume

Chloé Delaume est née en 1973. Elle pratique l'écriture sur de multiples formes et supports depuis plus de deux décennies. Près d'une trentaine de livres comme autant d'expériences : romans, fragments poétiques, théâtre, essais, autofictions. Son roman Le Cœur synthétique, paru aux éditions du Seuil, a reçu le Prix Médicis en 2020.

De la sororité en milieu hostile

INTRODUCTION

Sororité. Substantif féminin, du latin *soror* : sœur. En latin médiéval, le mot sororité désignait une « communauté religieuse de femmes ». Rabelais l'a fait sortir de l'enceinte du couvent, à partir du XVI^e siècle sororité devient une « communauté de femmes ayant une relation, des liens, qualité, état de sœurs ». Hors de la foi chrétienne, de la structure familiale, de toute domination masculine. Une relation horizontale, sans hiérarchie ni droit d'aînesse. Qualité, état de sœurs. Un rapport de femme à femme, indéfectible et solidaire. Un rapport de femme à femme, ni fille ni mère, égalitaire. Le mot était dans le dictionnaire et il y a dormi des siècles, il a fallu attendre le mouvement féministe des années 1970 pour qu'il soit usité.

Le mot était dans le dictionnaire, mais personne ne l'utilisait : ce qui n'est pas nommé n'existe pas. La possibilité d'une communauté de femmes, parfaitement autonomes et totalement unies, n'était pas bienvenue sous le règne de l'Église et du patriarcat. Il faut mesurer la dangerosité du concept : par la sororité surgit l'indépendance, voire l'autogestion. Le système dominant n'a aucun intérêt à être perturbé par un contre-pouvoir. Longtemps on a pu croire que le mot fraternité n'avait pas d'équivalent féminin. Jusqu'à accepter sans moufter que le masculin devienne universel au creux de la devise française. *Liberté, Égalité, Fraternité* : dans un pays qui compte aujourd'hui plus de femmes que d'hommes, l'idée de prendre le burin au fronton des mairies peut parfois démanger.

Les années 1970 ont vu le mot revenir, sororité s'inscrire, puis lentement s'effacer. Je ne sais pas pourquoi le mot ne s'est pas imposé, n'a pas su rester, encore abandonné. Peut-être que c'est le contexte des années 1980, l'injonction de l'époque, c'était la *working girl*. Difficile de faire preuve d'un esprit sororal quand l'objectif ultime est de devenir la cheffe. Il reste des vestiges des mœurs alors en cours. Des femmes qui ont morflé pour arriver en haut, au-delà du

plafond de verre, et qui toisent toutes les autres, que chacune se débrouille.

Depuis #MeToo, des mots sont mis sur le réel. En français dans le texte, on note féminicide, culture du viol, abus conjugal, harcèlement de rue, sexisme intériorisé, matrimoine. Importés des États-Unis, *maninterrupting*, *mansplaining*, *manspreading*, et plus récemment *bropropriating*. Soit, par ordre d'apparition, le fait qu'un homme coupe sans raison la parole à une femme, le fait qu'un homme explique quelque chose à une femme de manière condescendante, le fait qu'un homme écarte les jambes dans les transports en prenant toute la place, et le fait qu'un homme s'approprie les idées d'une femme. La quatrième vague féministe s'attaque aux mœurs, au sexisme ordinaire. Pour modifier le réel, il faut identifier ses points de dysfonctionnement. Et s'emparer de techniques qui sont à portée de main.

La sororité est un outil. Un outil de puissance, une force de ralliement, la possibilité de renverser le pouvoir encore aux mains des hommes. S'allier en un regard, faire bloc, contrer en nombre. Pour autant c'est un geste qui ne va pas de soi. Nous sommes conditionnées, la rivalité entre femmes est savamment cultivée, la concurrence pour être la préférée de papa

et ses incarnations sévit dès le bac à sable. Le syndrome de la Schtroumpfette peut hanter les bureaux comme les espaces privés. La méfiance est souvent de mise, chacune si précaire en sa place, beaucoup redoutent d'en être dépossédées. Percevoir en l'autre une sœur ne va pas toujours de soi. J'entends en l'autre toute femme, qu'elle soit née femme ou le soit devenue. La sororité est une démarche consciente, presque une éthique de vie. Qui nécessite de l'empathie, de l'ouverture, de la confiance. Tout l'inverse de ce qui nous a jusqu'ici formatées. Aussi est-il fréquent qu'elle soit remise en cause, taxée d'utopie gentille, inatteignable ; comme si jalousie, sournoiserie et mesquinerie faisaient partie de notre ADN. Il va de soi aussi qu'étant une pratique non mixte, la sororité est parfois qualifiée d'excluante. Après des siècles de *boys' clubs* et de cooptations viriles en tout genre, l'argument peut prêter à rire, mais nous nous abstiendrons. Il faut être pédagogue : le but du féminisme est bien l'égalité, certainement pas un décalque du patriarcat. Pour rassurer les hommes, à qui chemin faisant on demande l'abolition totale de leurs privilèges, on aura soin de citer le terme d'adelphité comme concret horizon. *Adelph*, en grec ancien, ça veut dire frère et sœur.

Cet ouvrage collectif est un geste sororal. Ici, quatorze femmes se penchent sur le sujet. Romancières, essayistes, chercheuses, chanteuses, journalistes, poétesse, réalisatrice, metteuse en scène. Leur univers, leur parcours, leur pratique différent, autant que leur façon d'aborder la question. Pour certaines, l'expérience de la sororité commence par le rapport avec leurs sœurs de sang, pour d'autres c'est une rencontre avec des inconnues. Elles racontent, interrogent, explorent ce qui constitue pour elles ce lien si particulier. Un lien tissé volontairement, qui ne s'impose pas de lui-même, y compris au sein de la cellule familiale. La sororité n'est pas une évidence, questionner le pourquoi peut aussi s'imposer. Parfois même, elle rebute, pouvant être perçue comme contraignante, voire déficiente. La sororité est un choix où le pouvoir individuel abdique au profit d'une force collective bientôt prête à l'action. La sororité relève du politique, et a le concret pouvoir de modifier le réel. Ce recueil a été pensé pour être à l'image du mot même : un outil, donc, dont chacune peut maintenant s'emparer.

Lola Lafon

Romancière et musicienne, Lola Lafon est l'auteur de six romans dont les remarqués La petite communiste qui ne souriait jamais (Actes Sud, 2014, prix de la Closerie des Lilas et le prix Ouest-France/Étonnants Voyageurs, entre autres) et Mercy, Mary, Patty (Actes Sud, 2017). Dans le sillage du mouvement #MeToo, son roman Chavirer (Actes Sud, 2020, prix Roman des Étudiants France Culture-Télérama et prix Landerneau des lecteurs) revisite les systèmes de prédation, à l'aune de la fracture sociale et raciale, à travers le personnage de Cléo, jeune victime d'un réseau pédophile dans les années 1980.

La traversée

La date exacte à laquelle j'ai rencontré celles auxquelles ce texte est dédié m'échappe. Peut-être était-ce l'automne. L'an 2000 s'annonçait, les quotidiens célébraient le siècle à venir. Pour moi, cela faisait deux ans que le déroulement du temps avait des ratés. Deux années survécues, de silences et de désordres. Deux années effilochées, passées à faire comme si, à simuler l'acte d'être en vie. Un *quelque chose* me dévorait, que je me refusais à nommer.

Je concédais une « dispute ». J'admettais qu'entre lui et moi, l'homme avec lequel j'avais entretenu une relation amoureuse, il « s'était passé quelque chose ». Je disais *quelque chose* pour ne pas dire le viol subi un soir de septembre par celui qui disait m'aimer.

On me questionnait : je ne *le* voyais plus ? Mais pourquoi ? *Il* était si sympa. Tellement spirituel. Une dispute ?

À bout d'explications, je quittais les dîners, évitais les questions, je disparaissais, en fuite vers nulle part.

C'est aux mots que je dois mon retour à la possibilité d'une vie : ceux d'une brochure, qu'un ami très proche me laisse un soir que nous dînons ensemble. Il s'inquiète pour moi, de mes sautes d'humeur, de mes larmes trop promptes à surgir, de mon amaigrissement, de mes colères soudaines. Au dos de cette brochure rédigée par le Collectif féministe contre le viol, un numéro vert s'affiche, à destination des victimes.

À l'intérieur, sur une dizaine de pages, mes maux quotidiens sont énumérés comme autant de symptômes banals : anxiété continue, asthme nocturne, allergies, mauvaise image de soi, troubles du sommeil, flashes nocturnes, troubles alimentaires, crises d'angoisse, déni. Décrochée du récit-labyrinthe dans lequel je tournoie, exposée à moi-même, je suis à nu : mon histoire de « malentendu », cette soirée qui aurait « mal tourné » est statistique. Je lis que, dans 91 % des cas, l'agression est perpétrée par une personne connue de la victime. Je lis que,

dans 47 % des cas, il s'agit du conjoint ou de l'ex-conjoint.

Je suis une statistique. Et sa promesse de ne jamais recommencer en est une également.

Quelques semaines plus tard, en pleine nuit, je me résous à composer le numéro vert.

Je ne sais plus ce que j'ai dit à cette voix si calme qui m'a questionnée, je me souviens que j'ai menti, une fois encore, ajoutant des « peut-être » à mes phrases décousues : peut-être aurais-je besoin de passer les voir. Un jour. Il se pourrait que. Mais pas sûr. Peut-être.

Celle qui me reçoit le surlendemain a beau tendre l'oreille, comme elle me le dira des années plus tard, mon récit est inaudible : ma voix chuchotante reflète ce qui subsiste de mon récit vidé de sens.

Il restait une place dans un groupe de parole. Je me souviens que j'ai tergiversé, je n'en avais pas *vraiment* besoin. La bénévoles souriante a hoché la tête : mes hésitations étaient probablement statistiques, elles aussi. Le groupe serait animé par une certaine Suzy.

Ce prénom m'évoquait une jeune fille virevoltante aux joues semées de taches de

rousseur, un personnage tout droit sorti d'un film américain des années 1960, quelque chose de sucré, de léger. Suzy n'avait pas de queue-de-cheval, elle n'était pas vêtue de jupons vintage. Le jour, elle était conseillère d'orientation dans un lycée ; le soir, elle se muait en « écoutante » bienveillante qui s'abstenait de nous orienter.

Suzy n'incitait ni à vivre ni à mourir, ni à porter plainte ni à oublier, elle entendait, suggérait. Elle proposait de minuscules aménagements avec le futur. D'elle, on ne saurait rien ; de nous, elle entendrait tout.

Nous étions six, entre seize et cinquante ans. Six qui répondions chaque mardi soir à la question rituelle : « Comment s'est déroulée ta semaine ? »

On pouvait choisir de ne pas parler du tout, ce que j'ai fait des soirées durant, j'avais besoin d'écouter les autres. Ces « autres » l'étaient si peu, autres. Elles me ressemblaient, on se ressemblait terriblement. Des semblables. Le viol avait fait de nous des êtres illisibles, rayés, intraduisibles au reste du monde : des victimes persuadées d'être coupables. Des compagnes persuadées d'avoir « mal compris ». Des enfants persuadées d'avoir provoqué ce qui

s'était abattu sur elles. De chacune, je m'efforçais de retenir un détail, afin de ne pas les réduire à leur *histoire*, ne pas songer que celle-ci était celle que le fils de la gardienne. Cette autre, celle qu'un inconnu aux alentours de sa fac. Celle que son beau-père. Celle qu'un copain de classe dans une fête.

Je notais un regard brun, des baskets aux lacets multicolores de gamine, un sourire hésitant.

Suzy déchiffrait nos contradictions, répondant inlassablement à ce monologue de la culpabilité, qui, toutes, nous rongait : aurions-nous pu éviter ça ? Aurions-nous dû dire/faire quelque chose qui nous évite ça ? Avais-je « mal compris » ce qui s'était passé ?

Face à moi, le deuxième mardi, une fille d'une vingtaine d'années au chignon déconstruit de cheveux blonds racontait avec force imitations hilarantes la façon dont les flics avaient recueilli sa déposition, la nuit où. Leurs remarques déplacées : elle allait leur faire faire des heures supplémentaires, hein. Du viol, elle tirait un spectacle burlesque. Une mise en scène dans laquelle elle reprenait le pouvoir sur sa nuit. Nous l'écouions, ébahies.

Dans mon premier roman, je l'ai surnommée Fantômette.

On a commencé par la fin, elle et moi : par savoir ce qu'on aurait préféré ne jamais savoir.

J'ai entendu le récit de ce qui a mis un terme à la première partie de sa vie, elle a entendu le mien. On s'est racontées vaincues, humiliées. On s'est écoutées répéter tour à tour qu'on « ne voulait pas vraiment mourir mais qu'on ne savait pas comment continuer à vivre avec ce qu'il avait fait ».

Elle m'a confié ce qu'elle n'avait pas même dit à son avocat. Je lui ai raconté ce qui ne se trouve pas sur le document officiel de la plainte que j'ai fini par déposer.

J'ai compris qu'elle ne se consolait pas d'avoir négocié avec son agresseur tant elle avait eu peur de mourir, elle employait le verbe « marchander » et ça me brisait le cœur. Elle a été la première à qui j'ai confié qu'avoir déjà été victime de violences sexuelles à l'âge de treize ans me hantait.

On a commencé à se voir en dehors du groupe de parole. Dans un café, dans un restaurant. On est allées au cinéma, on a traîné dans des boutiques. On tentait de recommencer par un autre début, choisi, celui-là.

La superficialité des amitiés naissantes, on la désirait passionnément : parler de mascara et de chiens, de voyages et de chocolat noir.

On riait énormément. Comme un exutoire, un pied de nez. On fanfaronnait, se félicitant que le viol rapproche les classes sociales : où aurais-je pu croiser le chemin d'une Versaillaise issue d'un milieu catholique de droite, moi, juive ashkénaze élevée dans une famille de communistes ? On riait brutalement, de tout, de tout le monde, de ce monde autour de nous qui n'avait aucune idée de ce qui nous liait, on avait cru mourir. On disait : les autres ne comprennent pas, tant mieux pour elles d'ailleurs. On disait : tant mieux pour les autres, qu'elles n'apprennent jamais ces *choses* qu'on a dû apprendre. On disait : je te comprends, et de fait, on se comprenait. Même si on n'avait pas vécu la même chose. L'une savait que l'agresseur pouvait avoir la clé, l'autre savait que l'autodéfense ne servait pas à grand-chose devant un inconnu armé. On demandait : tu vas bien ? Et on se souciait vraiment de la réponse. Nous n'avons jamais questionné le refus de l'une d'emprunter *certaines* rues, la nausée de l'autre quand elle croisait, au hasard d'une foule, le sillage d'un *certain* parfum de marque. On

évoquait Suzy à tout propos, avec passion et déférence. On la citait. On s’y accrochait. On savait qu’elle savait.

Lorsqu’elle est tombée malade et nous a annoncé qu’il lui faudrait faire une pause, que le groupe reprendrait plus tard, nous nous sommes inquiétées pour elle, bouleversées de ce désordre des choses. C’était à nous, maintenant, de prendre de ses nouvelles. Nous nous sommes lentement extirpées de nos vacillements.

Il y a eu des déménagements, des enfants, des histoires d’amour, des ruptures, un premier roman publié, des SMS échangés, le désir de se revoir, et un rendez-vous, enfin.

Ces retrouvailles à trois ont eu lieu lors d’un dîner au restaurant. À égalité.

Il a fallu refaire connaissance avec Suzy, l’écouter, nous aussi : elle avait fait partie des « Pétroleuses », dès l’âge de vingt et un ans, en 1974. Elle avait été l’une des fondatrices de la radio libre « les Radioteuses » en 1978, laquelle avait fusionné avec Radio Nana pour donner « Nana Radioteuses ». En 1985, à la suite du viol subi par son amoureuse d’alors, Suzy avait cocréé le collectif dans lequel nous l’avions rencontrée.